



## Fantaisie de P. Modiano

**Chantal MICHEL**

Université Lyon 2

[chantal.michel@univ-lyon2.fr](mailto:chantal.michel@univ-lyon2.fr)

L'œuvre de P. Modiano peut être placée sous le signe du bizarre, de l'étrange, voire de l'incongru, terme que Pierre Jourde définit comme une contradiction par rapport à une norme ou à des usages, comme une discordance, qui se traduit soit par des notations inconvenantes ou saugrenues, soit par des détails superflus ou insignifiants (Jourde, 1999). En effet, outre les ruptures de la logique du récit, la multiplication de noms de lieux ou de personnages, les listes d'objets hétéroclites, on trouve dans les romans de P. Modiano des expressions et des phrases apparemment dépourvues de sens, qui constituent autant d'anomalies, souvent amusantes. Nous verrons que ces formulations déconcertantes et fantaisistes rendent compte de l'étrangeté du monde dans lequel évoluent les personnages de P. Modiano et de leur difficulté à donner du sens à leur vie.

### **Des esprits troublés**

Il faut tout d'abord noter que la plupart des personnages de P. Modiano souffrent, à des degrés divers, de confusion ou de troubles mentaux. Sans repères, rongés par la solitude, en proie à des souvenirs douloureux, ils s'interrogent souvent sur leurs perceptions et se demandent s'ils sont les jouets de leurs fantasmes. Leur imagination ou leur angoisse fait surgir devant leurs yeux des doubles, des revenants, des « vieillards en plâtre » (Modiano, 1978 : 31-34), autant d'apparitions qui jettent le doute sur la réalité. Dans *De si braves garçons*, plusieurs jeunes gens ont d'ailleurs un « grain », comme Suicide James, qui s'obstine à voir la mer à



Versailles et s'amuse à faire le saut de l'ange sur une pelouse comme s'il s'agissait d'une piscine (Modiano, 1982 : 51-53).

Mais dans les perceptions confuses des personnages, comment démêler ce qui s'explique par leur fragilité mentale et ce qui peut être imputé à la réalité ?

Dans *La place de l'étoile*, Raphaël Schlemilovitch souffre certes de bouffées délirantes et de paranoïa. Mais ceci n'invalide pas sa colère contre la France de l'Occupation. *La Place de l'étoile* nous introduit en effet dans un monde gangrené par l'antisémitisme, un univers de cauchemar où les notions de normalité et de convenances n'ont plus cours : ce qui paraîtrait incongru en d'autres circonstances y semble naturel.

### **Inconvenance des comportements**

Après *La Place de l'étoile*, la violence du ton disparaît peu à peu de l'œuvre de P. Modiano, mais la réalité décrite continue de choquer par son inconvenance : dans tous les romans, on rencontre des individus au comportement scandaleux ou choquant, le plus récurrent étant celui des parents qui vont jusqu'à oublier leurs enfants dans des gares, comme des paquets laissés à la consigne (Modiano, 2005 : 47), ou au bord d'une pelouse (Modiano, 1990 : 79). Leur conduite déplacée, rapportée sans aucune explication, se traduit par exemple par la formule de salutation que Mathilde adresse quotidiennement à Patoche enfant, dans *Remise de peine* : « Bonjour, imbécile heureux » (Modiano, 1988 : 17). De même, dans *Les Boulevards de ceinture*, les mots « Je suis votre papa » » (Modiano, 1972 : 78), dénotent l'embarras d'un père qui doit se présenter à son fils, comme à un étranger.

Quand les enfants ne sont pas totalement abandonnés, leurs parents les négligent. C'est ce que révèle Mme Karvé, la mère de Michel par ces quelques mots qui n'appellent pas de commentaire : « Nous sortons ce soir, Michel (...) Je t'ai laissé une tranche de jambon dans le frigidaire (...) ça suffira » ? (Modiano, 1982 : 34 ; voir aussi Modiano, 2001 : 121).

Cet exemple le montre, entre les premiers romans de P. Modiano et les suivants, la manière dont le scandale est appréhendé a changé : l'humour noir et dévastateur est peu à peu abandonné, à quelques exceptions près. On rencontre parfois des scènes burlesques, comme celle de *Villa triste* où, excédé par le rôle d'homme distingué qu'Yvonne l'incite à jouer devant son oncle, Victor Chmara fait tomber son monocle dans les petits pois (Modiano, 1975 : 145). Mais la plupart du temps, au lieu d'attirer ouvertement l'attention sur l'indécence ou la bêtise des comportements pour les fustiger, comme dans ses premiers livres, P. Modiano semble au contraire mettre une sourdine à la dénonciation, et la dérision qu'il distille par petites touches à peine marquées peut passer inaperçue. L'incongruité de certaines formules réside justement dans leur discrétion, sans commune mesure avec ce qu'elles dénoncent. C'est le cas pour la mention de la « tranche de jambon », qui, comme les autres exemples d'incongruités cités, épingle un comportement choquant en quelques mots anodins, sans insistance.

### **Une réalité déconcertante**

Dans l'œuvre de Modiano, nombre d'événements, d'attitudes demeurent inexplicables.

C'est souvent l'aspect saugrenu d'une scène ou d'une réplique qui requiert malgré lui l'attention de celui qui en est témoin. Dans *Vestiaire de l'enfance*, Jimmy Sarano se souvient avoir entendu cette phrase, prononcée par une femme accablant de reproches un homme qui se tait : « Tu prends mon cul pour un bal masqué »? Ces mots qu'il avait enregistrés à son insu resteront pour toujours gravés dans son esprit, et des années plus tard, pour lui, ils « gardent [...leur] mystère » (Modiano, 1989 : 63).

Comme Jimmy Sarano, les enfants surprennent parfois des conversations dont le sens leur échappe et dont ils ne retiennent que des bribes. C'est sans doute ce qui conduit Michel Karvé, dans *De si braves garçons*, à attribuer ingénument à ses parents, en remplissant un



questionnaire, cette profession loufoque : « trafic d'influences » (Modiano, 1982 : 33).

De même, dans *Remise de peine*, Patoche entend des propos d'adultes, qui, bien sûr, ne lui sont pas destinés, et il est ensuite hanté par ces messages étranges : « Annie a pleuré toute la nuit au Carroll's », « Andrée fréquentait la bande de la rue Lauriston » (Modiano, 1988 : 30, 87). Ces phrases incompréhensibles deviennent pour lui des énigmes, leur caractère sibyllin les assimile à des messages codés chargés de secret.

La difficulté qu'éprouvent les personnages à appréhender la réalité tient aussi à son instabilité. Le monde et les individus changent et évoluent, et une personne ordinaire peut aussi bien se transformer en héros qu'en « gestapiste » : « Tel notaire de la place Monceau, vous le surprenez à Pigalle en perruque blonde et robe de satin. J'ai vu des êtres insignifiants se transformer d'un instant à l'autre en créatures de cauchemar ou héros de tragédie » (Modiano, 1972 : 152).

Dans un univers qui n'offre aucun repère stable, en particulier aux enfants, seuls les chiens semblent parés de solides qualités. Si des chiens appelés Paul ou Jacques (Modiano, 2005 : 108) et dotés d'une sensibilité humaine peuvent paraître incongrus dans le monde habituel, en revanche, ils ne sont pas déplacés dans l'univers de P. Modiano, où, comme les enfants, ils vivent invariablement le manque d'amour et la solitude, en supportant patiemment des adultes au comportement infantile.

Le monde déconcerte aussi parce qu'il est soumis à la contingence. Les accidents, les événements fortuits (par exemple, dans le film *Lacombe Lucien*, la crevaison qui conduira le personnage éponyme à collaborer avec les Allemands), les disparitions, les rencontres donnent l'impression que ce qui arrive aurait tout aussi bien pu ne pas arriver ou se passer autrement.



Le fonctionnement aléatoire de la mémoire offre un exemple de cette contingence : non seulement, comme on l'a vu avec le souvenir mystérieux de Jimmy Sarano, elle enregistre parfois des détails insignifiants, au double sens du terme, c'est-à-dire qui n'ont ni sens ni importance, mais elle les fait aussi resurgir quand on s'y attend le moins. C'est ainsi qu'une question banale, entendue par hasard, « Vous n'avez pas oublié les recharges? » (Modiano, 2002 : 48), dont il n'avait pas compris le sens faute de connaissance du contexte, et qui, pour cette raison, lui avait paru mystérieuse, revient ensuite à l'esprit du narrateur d'*Accident nocturne* de manière inopinée et totalement incongrue.

### **Impropiété du langage**

Enfin, l'incongruité se manifeste dans le langage. De manière récurrente, les personnages de P. Modiano remarquent l'impropiété des mots dont ils disposent. Comble d'ironie, pour dire le désir de changement de Louki, c'est une expression usée, figée, devenue un cliché, qui vient à l'esprit de l'un de ses admirateurs : « elle voulait faire ce qu'on appelle dans les romans : PEAU NEUVE » (Modiano, 2007 : 24). Dans *La petite Bijou*, c'est un souvenir inconscient, une citation de *Macbeth*, « le lait de la tendresse humaine », c'est-à-dire les mots les moins propres à évoquer ses relations avec sa mère, qui s'imposent à la Petite Bijou quand elle pense à ces relations. D'où, sans doute, cette formule embarrassée : « les circonstances avaient fait qu'entre nous il n'y avait pas eu ce qu'on appelle le lait de la tendresse humaine » (Modiano, 2001 : 20). Les simples mots « ce qu'on appelle », récurrents dans les romans de P. Modiano, disent l'inaptitude d'un langage lourdement connoté à rendre compte d'une réalité singulière.

Si, comme dans ces deux exemples emblématiques, la signification et les connotations des mots interpellent les personnages, à l'inverse, c'est parfois leur absence de sens qui retient leur attention. Les mots se réduisent alors à d'étranges sonorités. Ainsi, quand l'étudiant à l'École des Mines de *Dans le café de la jeunesse perdue* remet en question ses études, les termes « ÉCOLE SUPÉRIEURE DES MINES » (Modiano, 2007 : 31) se



mettent à résonner de manière insolite à ses oreilles, comme s'ils ne lui évoquaient plus rien ou comme s'ils se paraient de mystère. On peut donc retenir que le langage participe de la confusion qui habite les personnages de P. Modiano, puisque les mots s'avèrent inadéquats, soit parce qu'ils ont trop de sens, soit au contraire parce qu'ils en manquent.

En résumé, l'univers dans lequel évoluent les personnages de P. Modiano est indécrot, surprenant, instable, contingent, incompréhensible, et il ne peut que déstabiliser des êtres dont les perceptions se révèlent lacunaires, encombrées de souvenirs, soumises aux aléas de la mémoire et aux représentations imposées par le langage. Les formulations fantaisistes qui émaillent les romans de P. Modiano sont donc en parfaite adéquation avec l'étrangeté du monde qu'ils évoquent.

### **Écrire, déchiffrer : des tâches de Sisyphe**

Les formulations fantaisistes de P. Modiano sont aussi congruentes avec l'expérience de l'absurde. En effet, l'existence humaine apparaît chez P. Modiano comme privée de sens. Hutte le répète dans *Rue des boutiques obscures*, « nous sommes tous des 'hommes des plages' » (Modiano, 1978 : 72), et les vies humaines laissent aussi peu de traces que des pas sur le sable.

En témoignent les rares indices dont disposent les enquêteurs de P. Modiano pour reconstituer une vie : quelques objets dérisoires retrouvés par hasard, des photos, des adresses et des numéros de téléphone sur un agenda. Ces éléments hétéroclites n'ont à première vue aucun sens ni aucun lien entre eux. C'est justement ce à quoi les protagonistes de P. Modiano ne cessent de faire allusion : ils mentionnent souvent le fil fragile et artificiel qu'ils tissent pour unir les épisodes d'une vie et leur attribuer un « sens ». Ce faisant, ils dévoilent et même exhibent le fait que toutes les histoires de vie, y compris la leur, sont « cousues de fil blanc » :



Il arrive aussi qu'un soir, à cause du regard attentif de quelqu'un, on éprouve le besoin de lui transmettre, non pas son expérience, mais tout simplement quelques-uns de ces détails disparates, reliés par un fil invisible qui menace de se rompre et que l'on appelle le cours d'une vie (Modiano, 1990 : 117-18).

Comment mieux dire que « le cours d'une vie », le sens d'une vie, tient littéralement à un fil, celui du téléphone par exemple, à une rencontre, à un regard, ou au fil d'un récit ? C'est le cas pour la vie de Louki, de la petite Bijou et des autres personnages des romans de P. Modiano. La métaphore du fil ou du lien, utilisée pour évoquer le sens d'une vie, rend compte du tissage patient, digne de Sisyphe, auquel se livrent l'écrivain désireux de reconstituer des vies passées et les personnages de P. Modiano qui manifestent des velléités d'écriture, comme le protagoniste de *Du plus loin de l'oubli* :

Tout se limitait donc pour moi, en ce moment, à une vingtaine de noms et d'adresses disparates dont je n'étais que le seul lien? Et pourquoi ceux-là plutôt que d'autres ? (...) Si je le décidais, je quittais cette table et tout se déliait, tout disparaissait dans le néant. Il ne resterait plus qu'une valise de fer-blanc et quelques bouts de papier où étaient griffonnés des noms et des lieux qui n'auraient plus aucun sens pour personne (Modiano, 1996:80)

Ces lignes soulignent la contingence et la fragilité des liens tissés par le récit, liens si ténus qu'il suffit d'un moment d'impatience pour que, tel Orphée, l'auteur du récit mette fin à son entreprise et y renonce. Ce personnage d'écrivain semble tiraillé entre son désir de donner du sens à sa vie et à la vie de ses personnages (qui sont inexorablement liées) et sa conscience aiguë du caractère absurde de cette tâche. Il oscille donc entre ces deux pôles, dont l'un le tire vers le sens et vers l'achèvement du récit d'une vie, l'autre vers le non-sens et vers le néant.



### **Sens et non-sens**

Certaines des formulations loufoques dont P. Modiano a le secret et qui laissent le lecteur perplexe traduisent bien cette tension entre sens et non-sens. Drôles, contradictoires, elles minent ce qu'elles prétendent dire, comme cette esquisse d'autoportrait subvertie par les évidences, les banalités et les précisions incongrues : « Moi, j'étais un type assez banal qui avais le goût du bonheur et des jardins à la française. Souvent des idées noires me traversaient, mais bien contre mon gré. » (Modiano, 2002 : 86)

Parfois, ces formulations adoptent la brièveté d'une maxime et en affectent le ton sérieux pour se terminer sur une pirouette : « Le pathétique, moi, je le trouve dans les chaussures. » (Modiano, 1969 : 25)

Ces mots de *La Ronde de nuit* reflètent les préoccupations d'un personnage qui marche beaucoup, comme c'est souvent le cas chez P. Modiano, et, qui, toujours prêt à fuir, se tient sur le qui-vive et focalise son attention sur ses chaussures, dont la qualité et l'état revêtent à ses yeux une signification et une extrême importance. Cette remarque en apparence saugrenue est donc néanmoins, en l'occurrence, tout à fait sensée.

Très sensible dans tous les dialogues et plus généralement dans les conversations rapportées, la banalité de propos convenus frise souvent le non-sens :

Le fils du pharmacien était l'un de mes camarades de classe, et une nuit, son père s'est tué en se pendant à une corde qu'il avait attachée à la galerie. Il paraît que les gens se pendent en été. Les autres saisons, ils préfèrent se tuer en se noyant dans les rivières. C'était le maire du village qui l'avait dit au marchand de journaux (Modiano, 1988 : 14)

Ici, la parataxe gomme toute hiérarchie entre le suicide et les échos qu'il suscite ; elle souligne l'inconvenance et l'ineptie des commentaires au regard de la mort. Ces phrases constatent l'inexorable besoin humain de se



détourner de la mort, de donner du sens à ce qui en manque, et l'absurdité à laquelle est vouée cette entreprise.

Ce passage est aussi emblématique de l'indéfectible empathie des protagonistes des romans de P. Modiano, à qui rien de ce qui est humain ne semble étranger : si étonnantes soient-elles, ils n'essaient pas d'expliquer les attitudes singulières, bizarres, incompréhensibles ou contradictoires de leurs semblables. Ils se contentent de les noter, sans insistance aucune, comme en passant.

Un passage de *Du plus loin de l'oubli* semble faire exception à l'absence d'explication qui caractérise l'écriture de P. Modiano, puisque le personnage tente de justifier un phénomène insolite. Pourquoi tant de gens viennent-ils se perdre près de la gare Saint Lazare ? se demande le jeune ami de Jacqueline. Sa réponse est qu'ils se sont simplement laissé glisser dans les rues qui descendent en pente vers la gare, zone la plus basse de Paris (Modiano, 1996 :78). Avec cette explication loufoque, il discrédite sa tentative de donner sens au monde et il renvoie dos-à-dos absence et excès d'explication. Là encore, en plaçant sur le même plan un fait et des justifications saugrenues, P. Modiano met en évidence le manque de sens de la réalité pour la donner à voir telle qu'il est, dans son aspect irréductible.

Ainsi les passages farfelus dont P. Modiano parsème ses romans ne font qu'accentuer les effets de son style, qui, notamment avec la parataxe, bannit les explications et juxtapose les notations plutôt que de les hiérarchiser. On peut dire qu'avec les éléments incongrus, P. Modiano exacerbe et met en évidence une pratique qui consiste à défaire et à mettre en question les liens et le sens tissés par le récit et par le langage. Comme l'écrit C. Rosset, ce qui ne veut rien dire ne cesse de se parer de la promesse d'un sens (Rosset, 1997 : 29-40), et c'est exactement cette expérience constante de la recherche d'un sens que vivent les personnages de P. Modiano, la promesse de sens étant toujours déçue.

### **Promesse de sens**

Les bizarreries que le lecteur de P. Modiano relève dans ses romans peuvent le conduire sur le même chemin déceptif que celui des personnages d'enquêteurs : quand il découvre les manies ou le comportement étonnant de certains personnages, le lecteur s'attend à y trouver des explications. Dans *Villa triste* Meinthe crie : « Je suis la reine Astrid, la REINE DES BELGES » (Modiano, 1975:20) ; dans *Chien de printemps* et dans *Vestiaire de l'enfance*, le père semble soudain pris d'une envie irrépressible de se peser » (Modiano, 1993 : 96 ; 1989 :115). Dans *Des inconnues*, Lucien, le père de la deuxième inconnue, serre la main de ses interlocuteurs en leur demandant : « toujours cinq doigts ? » (Modiano, 1999 : 79, 112). Quant à Jansen, dans *Chien de printemps*, il ne cesse de photographier ses chaussures (Modiano, 1993 : 99). Ces idiosyncrasies demeurant inexplicables, le lecteur, perplexe, se demande si des éléments d'explication ont échappé à son attention.

Certains titres de romans de P. Modiano éveillent la curiosité, comme l'expression « chien de printemps » qui s'éclaire inopinément quand on apprend, à un moment où on a oublié sa curiosité initiale, que Jansen emploie ces mots comme une sorte de variante de « chienne de vie ». Cette « explication » qu'il n'attendait plus peut générer chez le lecteur de nouvelles interrogations, par exemple sur l'étrangeté de cette expression figée ; elle peut aussi le confronter à son inconséquence, s'il avait bel et bien totalement oublié ses propres interrogations sur le titre du roman, ou encore l'amener à douter de son attention, à s'interroger sur l'importance d'éléments du texte qui lui ont paru à la première lecture insignifiants.

### **L'important et l'insignifiant**

La hiérarchie entre l'important et l'insignifiant et la notion de détail font justement l'objet d'une constante mise en question dans l'œuvre de P. Modiano.



Il suffit de rappeler les allusions abondantes à des objets apparemment anodins, comme les chaussures ; de plus, l'importance des détails est explicitement et ironiquement rappelée à plusieurs reprises (Modiano, 2005 : 54). Enfin, la répétition de ces détails et la reprise de la plupart des mêmes formules étranges, dans un même roman et d'un roman à l'autre, mettent en question leur caractère insignifiant.

Dans *La place de l'étoile*, les descriptions répétées de l'accoutrement du père parodient les caricatures antisémites qui, comme toutes les caricatures, accusent le trait pour gonfler la signification : « Rue Sainte Catherine, les gens se retournaient sur notre passage. Sans doute à cause du complet mauve de mon père, de sa chemise vert Kentucky, et de ses éternelles chaussures à guêtres d'astrakan » (Modiano, 1868 :68). Les « guêtres en astrakan », allusion à la judéité du père, parodient l'excès de signification dont les détails sont chargés dans les caricatures, tout en rappelant la sinistre importance que peuvent revêtir de tels détails.

Certaines incongruités dispersées dans l'œuvre de P. Modiano interrogent donc la notion même de détail. On peut aller plus loin et suggérer que, comme des emblèmes, qui surreprésentent un motif, les détails et formulations incongrus attirent l'attention sur le rapport inextricable entre l'important et l'insignifiant.

En conclusion, on retiendra que, comme les objets dérisoires qui peuvent pourtant symboliser toute une vie, les phrases ou formules étranges semées par P. Modiano dans ses romans apparaissent souvent comme des éléments insignifiants et si discrets qu'ils passent inaperçus. Mais ces formulations bizarres ont leur importance, notamment parce qu'elles introduisent une dose non négligeable de fantaisie et d'humour dans des récits trop souvent lus comme exclusivement empreints de tristesse et de mélancolie : en effet, si elles exacerbent la tristesse de vies privées de sens, dans le même mouvement, elles la mettent à distance.



## **Bibliographie**

Jourde, Pierre (1999). *Empailler le toréador ; L'incongru dans la littérature de Charles Nodier à Eric Chevillard*. Paris : José Corti.

Modiano, Patrick (1968). *La Place de l'étoile*. Paris : Gallimard, « coll. Folio ».

Modiano, Patrick (1969). *La ronde de nuit*. Paris: Gallimard, « coll. Folio ».

Modiano, Patrick (1972). *Les Boulevards de ceinture*. Paris : Gallimard, « coll. Folio ».

Modiano, Patrick (1975). *Villa triste*, Paris : Gallimard, « coll.Folio ».

Modiano, Patrick (1978). *Rue des boutiques obscures*. Paris : Gallimard, « coll. Folio ».

Modiano, Patrick (1982). *De si braves garçons*. Paris : Gallimard, « coll. Folio ».

Modiano, Patrick (1988). *Remise de peine*. Paris : Seuil, « coll. Points »

Modiano, Patrick (1989). *Vestiaire de l'enfance*. Paris : Gallimard, « coll. Folio ».

Modiano, Patrick (1990). *Voyage de noces*. Paris : Gallimard, « coll. Folio ».

Modiano, Patrick (1993). *Chien de printemps*, Paris : Seuil, « coll. Points »

Modiano, Patrick (1996). *Du plus loin de l'oubli*. Paris : Gallimard, « coll. Folio ».

Modiano, Patrick (1999). *Des inconnues*. Paris : Gallimard, « coll. Folio ».

Modiano, Patrick (2001). *La petite Bijou*. Paris : Gallimard, « coll. Folio ».

Modiano, Patrick (2002). *Accident nocturne*. Paris : Gallimard, « coll. Folio ».

Modiano, Patrick (2005). *Un pedigree*. Paris : Gallimard, « coll. Folio ».

Modiano, Patrick (2007). *Dans le café de la jeunesse perdue*. Paris : Gallimard.

Rosset, Clément (1997). *Le réel : Traité de l'idiotie*. Paris : Minuit